

Cahiers du Cédic

n° 6/8 – Janvier 2016 – p. 85-100

[Ala, A la, Alla]

Qui a écrit Le Scopit ?

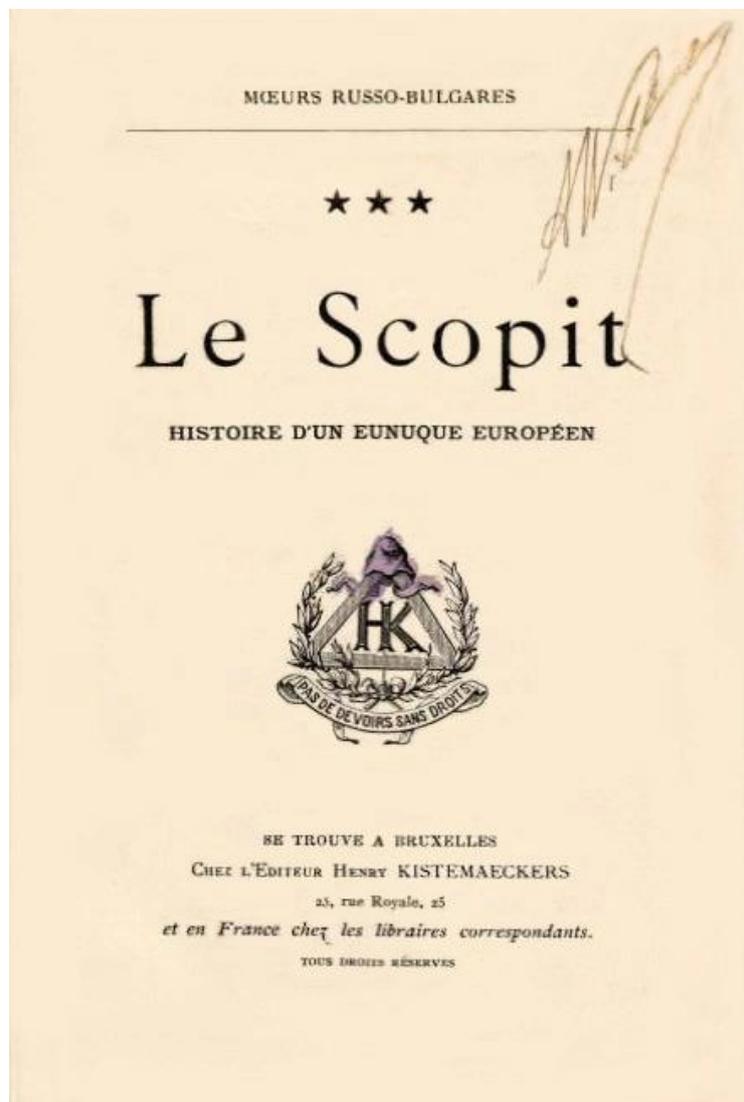
Jacques Detemmerman

Jacques Detemmerman, Qui a écrit Le Scopit ?

Le magnifique ensemble d'ouvrages publiés par Henry Kistemaeckers au cours des trente dernières années du XIX^e siècle présente, çà et là, quelques problèmes d'attribution. Le recours à un pseudonyme n'a pas été rare ; certains auteurs, plus prudents encore, ont fait le choix de l'anonymat. Rien que de très normal quand on s'attaque aux pouvoirs établis, à la pensée conformiste ou aux « bonnes mœurs »...

Du petit lot d'ouvrages anonymes, un se détache car le mystère qui l'entoure dure depuis plus de cent trente ans. C'est un roman intitulé *Le Scopit*. Le cas est, du reste, un peu singulier car il ne s'agit ni d'un ouvrage politique ni d'un ouvrage licencieux.

C'est en 1880, à la chute des feuilles, que Kistemaeckers a ajouté *Le Scopit* à son catalogue. La présentation était bien pensée. Comme titre, un mot inconnu encadré par un pré-titre et un sous-titre quant à eux parfaitement explicites. Éclairons le lecteur : le mot « *scopit* » est roumain et signifie « eunuque ». Il dérive d'un vieux mot russe *skopets* (pluriel *skoptzy*) ayant le même sens. L'auteur, du reste, prenait soin d'éclairer le lecteur par une *Introduction* d'une dizaine de pages sérieusement documentées.



Le « scopitisme » est un mouvement religieux apparu en Russie au XVIII^e siècle. Ses meneurs ont été pourchassés, traités comme des aliénés, condamnés. Rien n’y a fait. La secte a prospéré. Une répression accrue, dans les années 1870, a incité nombre d’entre eux à s’installer en Roumanie où ils ont fini par disparaître après s’être parfois mêlés aux « vieux-croyants », ou « lipovènes », des exilés aussi, mais bien différents et plutôt inoffensifs.

Les *scopits* étaient des perfectionnistes de la vertu. Ils constataient que les humains devaient leur déchéance à la sexualité. Puisque le sexe, depuis Adam et Ève, nous avait éloignés de Dieu, le plus sûr moyen de pouvoir communiquer à nouveau avec Lui était la suppression de la cause du mal. C’était précéder d’une manière radicale !

Les hommes pouvaient se satisfaire du « petit sceau », c’est-à-dire de l’ablation des testicules (les « clés de l’enfer »). Le problème est que la castration effectuée à l’âge adulte n’empêche pas la survenue d’érections, lesquelles ne pouvaient qu’inspirer des idées malsaines. Pour progresser sur le chemin de la perfection, il fallait passer par l’émasculation : le « grand sceau ». Le pénis (la « clé de l’abîme ») était tranché au couteau ou à la hache. Infections non maîtrisables et hémorragies intra-abdominales (presque toujours mortelles) faisaient partie des risques. Il fallait deux ou trois mois pour que la cicatrisation soit achevée. En attendant, chaque miction était un supplice, l’urine coulant sur une plaie à vif. Il fallait aussi, pendant tout ce temps, porter une cheville en bois ou en métal dans l’urètre car la poussée du tissu cicatriciel risquait d’obturer celui-ci. Pour les femmes, le « petit sceau » consistait en l’ablation des tétons. Celles qui postulaient le « grand sceau » sacrifiaient leurs seins, coupés à ras de la cage thoracique, et parfois les lèvres vaginales, voire le clitoris¹.

Ainsi « améliorés », hommes et femmes se retrouvaient avec une âme purifiée, libérée de tout ce qui « la rattachait au monde des sens, au monde matériel et brut ». Ils étaient devenus inaptes, en tout cas, à retomber dans le « vice », – et plus inaptes encore à inspirer le moindre désir.

Quelle est la source de ces folies qui glacent le sang ? Il faut remonter au Livre de la Sagesse (4, 14-15) et à Isaïe (56, 4-5), qui développe un peu l’idée :

Car ainsi parle Yahvé : Aux eunuques qui observent mes sabbats, se décident pour ce qui me plaît et se tiennent fermement à mon alliance : je leur donnerai, dans ma maison et dans mes murs, une stèle et un nom meilleur que des fils et des filles, je leur donnerai un nom éternel qui ne sera jamais supprimé.

Puis, à quelques lignes de l’Évangile selon Matthieu :

Si ta main ou ton pied sont pour toi une occasion de péché, coupe-les et jette-les loin de toi : mieux vaut pour toi entrer dans la Vie manchot ou estropié que d’être jeté avec tes deux mains ou tes deux pieds dans le feu éternel (18, 8-10).

À cet avis catégorique de Jésus, on peut ajouter ses propos sur la continence qui résulte de la castration :

Il y a, en effet, des eunuques qui sont nés ainsi du sein de leur mère, il y a des eunuques qui le sont devenus par l’action des hommes, et il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels en vue du Royaume des Cieux. Comprends qui pourra ! (19, 12).

C’est le cas de le dire ! Un homme intelligent comme Origène a compris ces paroles à la lettre et, très logiquement, est passé à l’acte ; les *scopits* aussi. On se récriera que c’est une interprétation erronée. La théologie étant une science de problèmes imaginaires, pourquoi ne pas avouer que cette interprétation, après tout, en vaut bien une autre ? Kant nous a prévenus : les concepts sans percepts sont vides. (Voilà qui ruine beaucoup de choses en quelques mots !) Il se fait aussi que le style prophétique – péremptoire, obscur ou apparemment limpide – favorise la multiplicité des sens, les égarements en tout genre, et permet non moins

¹ Nicolai Volkov, *La Secte russe des castrats*. Précédé de *Communistes contre castrats (1929-1930)*, par Claudio Sergio Ingerflom. Paris, Les Belles Lettres, 1995.

invariablement une condamnation. Si l'on a opté pour une interprétation littérale, on s'entendra dire qu'il fallait comprendre les choses allégoriquement. Et, sur d'autres points, les adeptes d'une interprétation allégorique seront fustigés car seule l'interprétation littérale est jugée correcte. En définitive, la « bonne interprétation » – l'histoire du christianisme nous le montre depuis ses origines – est presque invariablement celle qui a eu la force de son côté. Mais revenons à notre mystérieux roman.

En voici l'intrigue. Vers 1855. Dans le brouillard glacé d'un matin de novembre, on trouve un couple mort de froid et de privations. Le petit enfant qui les accompagnait est toujours en vie. Il est recueilli par Vilmos Kéményffy, un Hongrois que les soubresauts de l'histoire ont fait s'établir en Valachie. Il s'est marié avec la jolie Véronka et a fait prospérer son domaine. Vilmos et Véronka décident d'adopter le bébé, qui sera comme le frère de la petite Anika, née peu auparavant. Mais trois hommes – des Russes (et des *scopits*) – arrivent pour reprendre l'enfant. Vilmos les chasse avec mépris. Vingt années ont passé. Paël, devenu un beau garçon, tombe amoureux de la fille de ses parents adoptifs. Amour impossible : il n'est jamais qu'un enfant né de parents inconnus. Les deux jeunes gens fuient et s'établissent dans une ferme cédée par un lointain parent. Deux enfants voient le jour. Mais les *scopits* sont toujours aux aguets. Ils circonviennent petit à petit Paël, l'introduisent dans leur monde, à Bucarest, et l'endoctrinent tout en lui cachant l'essentiel. On lui promet qu'il reverra Anika s'il fait le serment de se conformer aux préceptes sacrés. Et il la retrouve pour deux années de bonheur au terme desquelles les *scopits* viennent le relancer : l'heure d'accomplir le serment est arrivée. Il est mené à Bucarest, soumis à un jeûne sévère, puis drogué et mutilé au cours d'une cérémonie qui se déroule dans le temple secret. La plaie cicatrisée, il revoit Anika, comme promis, mais l'aveu de ce qui s'est passé terrifie et révolte la jeune femme. Hélas ! Paël, totalement converti, veut que sa femme aussi entre dans la secte. Anika saisit ses deux enfants dans ses bras et va se noyer avec eux.

Léon Degeorge, dans la chronique de Belgique qu'il publie dans *Le Livre*, consacre une vingtaine de lignes aux deux dernières productions de Kistemaeckers : *Six morceaux de littérature* de Cladel et *Le Scopit*, « étude curieuse sur l'une des plaies les plus honteuses de notre époque ». Son impression est tout à fait favorable : « L'œuvre est digne de la curiosité et du succès qui l'accueille² ». Dans le même numéro (p. 39-40), H.G.T. parle surtout du sujet, et trouve les mots qu'il faut pour dire son indignation. Presque rien, en revanche sur le livre même, sinon que l'aspect typographique de l'ouvrage est « très défectueux » et que « les fautes d'orthographe pullulent ». Cela est excessif, même s'il est évident que la réalisation du volume n'a pas bénéficié du soin dont Kistemaeckers était coutumier. Il est vrai aussi que l'on rencontre quelques coquilles.

L'avis de Charles Potvin est mitigé. C'est l'œuvre d'un débutant « qui dénonce, avec de l'audace dans la conception et parfois de la concision dans le style, avec des erreurs de conception et de vraisemblance, une des plus stupides horreurs que puisse inspirer la religion en plein XIX^e siècle ». Le libre-penseur s'exprime plus ici que le critique littéraire, mais il fournit une piste intéressante : « On a soupçonné (...) une femme sous le pseudonyme *** qui a signé *Le Scopit*.³ ».

Dans sa chronique du *Journal du dimanche*, en date du 7 novembre 1880, Camille Lemonnier s'étend assez longuement sur une œuvre qui n'est pas sans défauts, mais dont les qualités méritent d'être louées. « On (...) sent un conteur à l'aise dans son histoire, mais trop détaché du souci de l'art pur... ». Si la forme a quelque chose de « flasque et de vieillot », l'œuvre n'en est pas moins à lire, en raison du sujet, « qui n'est pas commun dans la

² « Belgique », *Le Livre (Bibliographie moderne)*, 10 janvier 1881, p. 5-6.

³ Charles Potvin, *Histoire des lettres en Belgique*, « Cinquante ans de liberté », Bruxelles, P. Weissenbruch, 1882, tome IV, p. 319.

littérature contemporaine, puis en raison de la mise en œuvre des caractères, vigoureusement tracés, et enfin de l'intérêt de certaines situations capables de rivaliser avec tout ce que le feuilleton moderne a rêvé de plus effroyable ». On imagine ce que Lemonnier, chantre de l'instinct charnel, pensait du « scopitisme » ! Le côté répugnant du sujet ne l'empêche pas de plaisanter un peu. Il feint de s'étonner que c'est Kistemaeckers, aux « sympathies naturalistes », qui a publié le volume. Après tout, concède-t-il, *Le Scopit* est aussi un document humain, « à cela près que la cause et le moteur du naturalisme est précisément ce qui manque le plus ici ». Ce qui fait littéralement défaut est « la colonne sur laquelle Nana édifie sa fortune ». Mais le récit est « bien conduit, avec des réticences prudentes et une gradation mesurée dans les effets... » Et l'auteur, qui s'est « abrité sous trois étoiles, laissant le champ libre aux suppositions » ? « Je ne pense pas pourtant qu'il soit possible de méconnaître son sexe : les défaillances du style, la sensibilité dans le ton, certaines autres indications très précises pour qui sait lire et, peut-être plus que tout cela, la notion inconsciente des horreurs qu'elle dépeint indiquent une main de femme. » Et Lemonnier de préciser : « ...je ne crois pas m'aventurer en affirmant que cette femme compte au rang des bons poètes de ce pays ». Le monde culturel bruxellois étant un microcosme, Lemonnier savait qui avait écrit le roman, mais il n'était pas homme à compromettre une consœur qui avait fait le choix de la discrétion.

Les choses sont claires : une femme qui s'est signalée par son talent de poétesse. Il n'y a pas à chercher beaucoup. Parmi les femmes de lettres du temps, il n'y en avait qu'une à être poétesse, et de qualité : Marie Nizet. Elle était aussi, alors, la seule à être bien documentée sur le monde roumain, qui est le cadre de l'action. Marie Nizet est née à Bruxelles, le 19 janvier 1859. Son père, François-Joseph, diplômé de l'ULB (droit, philosophie et lettres) a été conservateur adjoint à la Bibliothèque royale. Il a laissé quelques plaquettes de vers patriotiques. Marie a suivi les Cours d'éducation d'Isabelle Gatti de Gamond. Un frère qui fera parler de lui, Henri, est né en 1863. Henri Nizet a abordé la littérature tôt aussi. Après quelques collaborations à des revues et à des journaux, il a publié un premier roman chez Kistemaeckers, *Bruxelles rigole* (1883), qui se déroule dans le monde des étrangers venus faire leurs études à Bruxelles, – et venus surtout y faire la noce. Le jeune auteur pouvait compter sur les hôtes de ses parents pour lui fournir la documentation que réclame tout roman naturaliste. En 1885, *Les Béotiens*, toujours chez Kistemaeckers, se déroule dans le monde bruxellois du journalisme et de la littérature. C'était un roman à clé, aigre et noir. Tous ceux qui étaient visés se reconnurent : l'auteur avait brûlé ses vaisseaux. Pour Henri Nizet aussi, la Roumanie a constitué un centre d'intérêt. Il y séjourna en 1883 et y retourna après *Les Béotiens*. Revenu en Belgique, il publia un dernier roman, *Suggestion*, en 1891. L'action se situe en terre roumaine. On y voit un étranger, souffrant d'une névrose érotique, subjugué une jeune femme, Séphora, et faire d'elle une esclave sexuelle ardente, mais qu'une malformation génitale rend incapable d'avoir des rapports normaux. Hypnotisée, Séphora se livre sans limites à sa nymphomanie. Finalement, le séducteur, épuisé et sentant sa raison chanceler, hypnotise une dernière fois sa victime : il lui ordonne de s'enfermer dans sa chambre et d'ouvrir le gaz. Après *Suggestion*, Nizet publia un essai sur l'hypnotisme (1893), puis s'absorba dans ses activités de journaliste. Il collabora à *La Chronique*, à *La Nation*, au *Soir* et à *La Dernière Heure*. Henri Nizet est mort en 1925⁴.

Pour améliorer l'ordinaire, les Nizet hébergeaient des étudiants venus de l'Europe orientale. Il y en avait à l'ULB et à l'École militaire. Ils seront plus nombreux encore à l'Université nouvelle Sensible et intelligente, Marie a été gagnée à la cause politique que défendaient les hôtes de ses parents. Les esprits étaient enflammés par les mouvements insurrectionnels qui avaient agité la Bosnie-Herzégovine et le territoire bulgare. Ils furent

⁴ Rodica Lascu-Pop, *Patrie, fratrie, Roumanie*, « Secolul 21 », 2009, 1-6, p. 239-245.

durement réprimés par les Turcs. Le 24 avril 1877, la Russie –après avoir négocié une alliance avec les pays chrétiens des Balkans – avait déclaré la guerre à l’Empire ottoman. L’intention de la Russie était de fonder une fédération panslave. La Roumanie, quoique latine, avait accepté d’entrer en guerre. Elle perdit un morceau de son territoire (annexé par la Russie !), gagna le delta du Danube et vit son indépendance reconnue. Elle comprit aussi que la Russie était une voisine vorace. En 1877, à dix-huit ans, Marie fait paraître une plaquette : *Moscou et Bucharest*⁵. L’année suivante, une autre : *Pierre le Grand à Iassy*⁶. L’accueil est excellent. Eugène Van Bommel, généralement très mesuré, a vivement apprécié cette « ébauche d’épopée politique (...) pleine d’idées élevées, de nobles aspirations, écrite dans un style pur, ample et ferme. De pareils débuts méritent plus que des encouragements : ce sont des coups de maître⁷ ». En 1878, toujours, paraît *România (Chants de la Roumanie)*⁸, qui reprend les deux plaquettes antérieures et y ajoute de nombreux poèmes nouveaux. Marie y proclame le droit à l’existence des petites nations, et le fait avec éloquence et fougue :

La face de l’Europe se renouvelle ; de toutes parts, on fait et on défait des empires. Les chanceliers travaillent à l’accomplissement de leur œuvre, et la splendeur des grands États s’édifie sur les ruines de petits peuples. Ceux-ci ne devraient-ils pas, à leur tour, former une Sainte-Alliance des faibles et se défendre mutuellement, non par les armes, mais par la parole et par la plume de leurs nationaux ?

România a aussi été reçu avec enthousiasme par Eugène Van Bommel, tant pour le sujet que pour le talent avec lequel s’affirmait l’auteur :

C’est de la politique de sentiment, trop exaltée peut-être pour notre monde positif qui devient timide et circonspect en politique ; mais cette exaltation est généreuse et sincère : elle est sympathique, elle est contagieuse. L’auteur intéresse les Belges à cette nationalité sacrifiée qui, à l’autre extrémité de l’Europe, est engagée dans des luttes semblables à celles que nous avons dû soutenir pendant tant de siècles. (...) M^{lle} Marie Nizet est douée d’un talent déjà sûr de lui-même, qui ne semble pas avoir eu besoin de mûrir, tant la forme est parfaite, tant l’inspiration est juste, tant il y a peu d’effort sensible, peu de tâtonnement ou d’hésitation. La phrase est ample et harmonieuse, le trait est nettement jeté, la cadence irréprochable. Tout ce que réclame la poésie française actuelle est réuni là, comme versification, comme véritable lyrisme. C’est beau de débiter ainsi ; c’est surtout rare. Et ce qui est plus rare encore, c’est de voir une jeune poète et une jeune fille s’exprimer dans un langage aussi élevé, aussi noble, dédaignant les lieux communs de la sentimentalité intime.

Charles Potvin a été non moins élogieux. Il va jusqu’à une comparaison risquée :

*L’instrument était sonore et juste, le vers avait de l’éclat et du trait, la passion y produisait des élans de lyrisme soutenu et l’indignation des railleries fortes. On eût dit la virtuosité de *La Légende des siècles*, résultat d’une longue pratique de l’art, maniée avec la sûreté naïve de la jeunesse¹⁰.*

En 1879, restant dans son domaine d’élection, Marie soumet au public *Le Capitaine Vampire*, sous-titré « nouvelle roumaine »¹¹. On déchanté un peu. Le récit est encombré de figures secondaires qui provoquent une certaine confusion, si bien qu’on perd parfois de vue

⁵ Versailles, E. Aubert, 1877, 20 p.

⁶ Paris, Auguste Ghio, 1878, 15 p.

⁷ *Chronique littéraire*, « Revue de Belgique », 15 juillet 1878, p. 330.

⁸ Paris, Auguste Ghio, 1878, 218 p.

⁹ *Revue de Belgique*, 15 octobre 1878, p. 209-210.

¹⁰ *Histoire des lettres en Belgique*, p. 403.

¹¹ Paris, Auguste Ghio, 1879, 138 p.

le couple d'amoureux dont les sentiments sont contrariés par les événements. Mais une figure inquiétante traverse la nouvelle : celle d'un officier russe, grand et maigre, au visage livide et aux yeux de félin : le capitaine Liatoukine, surnommé par ses soldats « le capitaine Vampire ». Quoique donné pour mort à plusieurs reprises, il semble immortel. Il aura, en tout cas, droit à l'immortalité littéraire !

Potvin, qui avait admiré les vers de Marie, reste froid devant *Le Capitaine Vampire*. Un roman, dit-il, doit avoir été vu et vécu, ou bien l'auteur tombe dans la convention et l'arbitraire. Malheureusement, ce « qu'elle décrit ne se voit pas et ses personnages sont des automates ». Potvin, rationaliste impénitent, n'a pas apprécié le fantastique de la nouvelle. « Est-ce naturel ou surnaturel ? » « On n'en sait absolument rien et l'on ne devine rien non plus.¹² »

Œuvre mineure et imparfaite, *Le Capitaine Vampire* n'en est pas moins une œuvre intéressante. Si Marie n'a pas été la première à utiliser le thème du vampire, elle précède d'une quinzaine d'années Bram Stoker et son *Dracula*. Et Matei Cazacu, se fondant sur un certain nombre de convergences, juge « certain que Stoker, qui maîtrisait bien la langue française et avait effectué de nombreux voyages dans l'Hexagone, a pris connaissance, d'une façon ou d'une autre, du *Capitaine Vampire* avant de commettre son *Dracula*¹³ ».

On note que les œuvres de Marie se suivent à un rythme qui aurait pu faire croire qu'elle était à l'aube d'une carrière féconde. On notera aussi l'unité géographique de tout ce qui été publié en quatre ans. L'auteur apparaît parfaitement documenté sur la lointaine Roumanie. On devine qu'elle tenait une bonne part de son savoir des étudiants qui logeaient sous le toit familial. Elle connaissait aussi deux jeunes Roumaines, Euphrosina et Virgilia¹⁴, filles de l'écrivain et homme politique Ion Heliade Rădulescu. De plus, on ne manquait pas d'ouvrages sur la question. La Bibliothèque royale possède, par exemple, le *Guide du voyageur à Bucarest* d'Ulysse de Marsillac¹⁵. François-Joseph Nizet a pu emprunter l'ouvrage...

Marie épouse un fonctionnaire, un certain Mercier. Contrairement à ce qu'on lit, elle n'a pas immédiatement renoncé à la littérature. En 1885 et en 1886, elle donne encore deux récits à la *Revue de Belgique*¹⁶. On ne les a pas remarqués car ils sont signés « Marie Mercier ». Après, vient le silence. Le mariage s'est révélé désastreux. À grand-peine, Marie obtient le divorce et se trouve seule à élever son enfant. Le mauvais mari se doublait d'un mauvais père... Ensuite, plus grand-chose n'est certain. Il n'y a pas d'archives connues à ce jour, pas de correspondances. Marie a dû connaître des moments difficiles. Et pourtant, la grisaille de sa vie a été illuminée par un éclair. Marie a rencontré un officier de marine, Cecil Axel-Veneglia. Ce furent des moments de passion entrecoupés de longues attentes qui les rendaient plus brûlants encore. Hélas ! Un jour, le navire est revenu sans son capitaine. La dépouille mortelle d'Axel reposait, pour toujours, à l'autre bout du monde. Dernier coup du sort... Il y a ensuite une absence de plusieurs années, mais où ? Mystère total ! Walter Ravez, qui a pu recueillir quelques informations, dit simplement que Marie est revenue dans « un état d'épuisement moral, physique et matériel assez inquiétant ». Le 15 mars 1922, la malheureuse s'éteint, laissant un recueil de vers inédit qu'elle a pu confier à une amie, Cécile Gilson, elle-

¹² *Revue de Belgique*, 15 septembre 1879.

¹³ « *Dracula* ». *Suivi du « Capitaine Vampire », une nouvelle roumaine par Marie Nizet (1879)*. Paris, Tallandier, 2004, 632 p. Une traduction de la nouvelle existe en roumain : *Căpitanul Vampir*. Traducere și adaptare : Geangineta Daneș. Bucarest, Sigma, 2003, couv., ill., 135 p.

¹⁴ Plusieurs poèmes de *România* leur sont dédiés.

¹⁵ Bucarest, Imprimerie de la Cour (Ouvriers associés), [S.D.], 219 p. (L'auteur est décédé en 1877.)

¹⁶ *Comment on oublie*, 15 mars 1885, et *Une vie d'enfant*, 15 octobre-15 novembre 1886.

même condamnée à disparaître quelques semaines plus tard¹⁷. Elle a pu transmettre le manuscrit à Georges Rency qui, l'année suivante, a fait paraître le recueil¹⁸.

Le lecteur a été surpris. *Pour Axel* est un chant d'amour devenant adoration mystique dans laquelle l'amante s'abîme. Par convention, dans la poésie amoureuse féminine, les élans sensuels se muient en élans sentimentaux. Rien de tel ici. Avec l'audace que lui inspirait la passion, Marie a été l'une des premières à parler de son amant comme un amant parlerait de sa maîtresse. Elle célèbre le corps « ardent et souple » d'Axel dont son corps à elle garde le souvenir émerveillé :

*Je vous aime, mon corps, qui fûtes son désir,
Son champ de jouissance et son jardin d'extase
Où se retrouve encor le goût de son plaisir
Comme un rare parfum dans un précieux vase.*

[...]

*Je vous aime, mes bras, qui mettiez à son cou
Le souple enlacement des languides tendresses.
Je vous aime, mes doigts experts, qui saviez où
Prodiguer mieux le lent frôlement des caresses.*

[...]

*Je vous aime, ma chair, qui faisiez à sa chair
Un tabernacle ardent de volupté parfaite
Et qui preniez de lui le meilleur, le plus cher,
Toujours rassasiée et jamais satisfaite...*

[...]

Ces accents de passion totale ont donné à l'infortunée Marie Nizet une place méritée dans l'histoire de la poésie amoureuse¹⁹.

Quelques mots encore, mais concernant notre exemplaire du *Scopit*. Le volume, simplement relié en demi-toile vert foncé, est passablement défraîchi, mais il présente deux particularités. La première, qu'on ne s'explique pas, est que le bonnet phrygien de la vignette a été rehaussé d'une légère touche de violet. Probablement de l'encre diluée. L'autre est la présence d'une marque de propriété sur la page de titre (et répétée en tête de l'introduction). « A. Willems » est évidemment Alphonse Willems (1839-1912), professeur à l'ULB. L'homme avait des curiosités multiples. Il a été germaniste dans un premier temps, puis helléniste. Amateur de beaux livres, il a été l'historien et le catalographe des Elzevier. Que Willems ait acquis un exemplaire du *Scopit* n'est pas étonnant. A-t-il eu l'attention attirée par la mention « mœurs russo-bulgares » ? Avec la mer Noire, on n'était pas loin de sa chère Grèce. Sans doute savait-il aussi ce qu'étaient les *scopits*. Et il va de soi que Willems

¹⁷ Lya Berger signale qu'un roman sur même thème devait être publié après le recueil de vers. Il ne s'est rien passé. (À propos d'un livre posthume, *Pour Axel*, par Marie Mercier-Nizet, « La Revue hebdomadaire », 27 octobre 1923, p. 494-499).

¹⁸ *Pour Axel, de Missie*. Couverture de L. Rion. Bruxelles, Éditions de La Vie intellectuelle, 1923, 94 p. Achievé d'imprimer : le 10 avril 1923. On compte 4 exemplaires sur Japon (n° I à IV, H. C.), 6 exemplaires sur papier d'Arches (n° A à F, H. C.), et 20 exemplaires (n° 1 à 20), 20 exemplaires sur papier anglais Old Drury (n° 21 à 40) et 1000 exemplaires sur papier anglais (n° 41 à 1040).

¹⁹ On doit à Laurence Brogniez une excellente notice sur Marie Nizet dans le *Dictionnaire des femmes belges. XIX^e et XX^e siècles*, sous la direction d'Éliane Gubin, Catherine Jacques, Valérie Piette et Jean Puissant (...). Bruxelles, Éditions Racines, 2006. Marie Nizet figure évidemment en bonne place dans les études de Lya Berger (*Les Femmes poètes de la Belgique*. Paris, Librairie académique Perrin, 1925) et de Walter Ravez (*Femmes de lettres belges*. Bruxelles, Éditions de Belgique, 1939).

connaissait l'officine de Kistemaeckers, sise rue Royale. Le savant helléniste, qui habitait chaussée de Haecht, au numéro 70, a dû s'arrêter bien des fois devant la vitrine...